

MEURTRE À REBOURS



Premières et dernières pages
signées par
Martin Gravel

Avec la collaboration et la complicité de
Sasha Dominique
Andréa L-T
Marie-Ève Boyer

XVI^e course à relais — Hiver 2022
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

FIN

Il ne me reste qu'à attendre... attendre que les policiers arrivent ou bien que les pilules fassent effet. Je n'aime pas attendre, mais étrangement, c'est moins pire que toutes les autres fois. Ça sera bientôt fini.

Je m'étouffe... Je viens de gober beaucoup trop de pilules d'un seul coup. Autant qu'il en faudrait pour tuer un petit cheval. En m'étouffant, j'échappe le flacon qui résonne légèrement sur le plancher de ciment, les pilules restantes roulent tranquillement dans tous les sens. C'est une douce musique, finalement, de la douceur un peu. Le flacon et les pilules resteront là, il serait stupide de vouloir mettre de l'ordre dans ce chaos. C'est trop tard.

Je constate l'ampleur du dégât. Il y a tant de sang, c'est surprenant. Je suis étonné de constater que je suis surpris... Que ce soit la seule émotion qui m'habite en ce moment... L'étonnement. C'est probablement le manque de choix qui me rend si affable. Ça ne peut pas bien se terminer. En un sens, c'est déjà terminé. Il ne me reste qu'un choix. En finir moi-même ou me faire prendre. Je décide que si je me fais prendre, ce sera par manque de temps d'en finir moi-même. Dans ma poche, je touche le flacon. C'est le temps.

Je me réveille. J'étais 'out' combien de temps ? Je n'ai pas de réponse. Rien n'a bougé. Rien ne peut bouger. Ai-je dormi ? Comment aurais-je pu dormir ? Je regarde autour.

Tranquillement je me calme, je recommence à respirer, les battements de mon cœur ralentissent. Un son de métal qui résonne, un couteau échappé. Ce son est à mes pieds, je baisse les yeux pour me rendre compte que le couteau est à mes pieds. C'est moi qui l'ai échappé... ou l'ai-je laissé tomber ? Tranquillement je reprends mes sens. En relevant les yeux, mon regard croise mes mains. Mes mains sont pleines de sang. Mes mains sont pleines de sang qui n'est pas le mien. Mon sang n'a pas cette odeur, mon sang n'a pas cette couleur. Je regarde autour et je le vois. Je vois ce qu'il en reste. Il est mort. Toute bonne chose a une fin... J'imagine donc qu'il en est de même pour les mauvaises aussi. Une odeur incroyable se fraie un chemin à mes narines, un mélange de carcasse mouillée, de merde et autre. C'en est trop, tout devient noir.

Je frappe et je frappe, un coup sur deux, deux coups sur trois, je rate la cible. Mais quand je frappe et que j'atteins la cible, je le sens. Le son, le choc et l'interruption de mon mouvement. Je fais du mal, je le sais. J'ai moi-même très mal. Je tiens le couteau beaucoup trop fort, tous les muscles de mon corps sont crispés et j'oublie de respirer... longtemps. Je n'en peux plus. Je frappe dans le vide depuis un bon moment, je décide d'arrêter.

Il est maintenant dos à moi. Il est plus grand mais comme il ne sait pas que je suis là, j'ai l'avantage. Je ne me sens pas bien. Je n'ai jamais fait ça. Le peu que je connais de poignarder quelqu'un, c'est de bien tenir le couteau, car si la lame frappe

un os, on dit que la lame s'arrêtera mais que la main, elle, continuera son mouvement... coupant la main au passage. C'est un boucher qui m'a dit ça je crois... ou un reportage sur les armes médiévales. Oui, c'est un reportage sur les armes médiévales car ça expliquait pourquoi les dagues avaient une poignée avec des embouts où la main venait s'accoter pour éviter que la main ne glisse sur la lame. Ce n'est pas une dague que je tiens, je ne sais pas si je vais me couper. Ce que je sais, c'est que je vais tenir mon couteau si fort qu'il ne m'échappera pas. Et je frapperai si souvent qu'il n'a aucune chance de survivre à mon attaque. J'attaque.

C'est la bonne porte. Elle n'est pas barrée. J'entre facilement. Lentement, comme dans les films, je me glisse à l'intérieur de l'atelier. Je longe les murs afin de ne pas me faire repérer. C'est un atelier assez vaste. Très peu encombré. Je n'ai pas beaucoup de place pour me cacher. Je reste dans l'ombre et j'avance tranquillement. Soudain, je l'entends. Soudain je le vois. Je me dirige pour être derrière lui. Ce sera dans son dos que je l'attaquerai. Je manque de courage en effet. Je ne veux pas combattre. Je veux le tuer. Je dois mettre toutes les chances de mon côté.

J'arrive à l'atelier.

À une journée précise, à une heure encore...

Deuxième partie – *Sasha Dominique*

... plus précise, un déclic s'est fait. Comme une évidence présente depuis si longtemps, mais que je n'avais pas su décoder. Dans un moment de grand calme, un bref éclair m'a secoué; je me suis senti tout à coup investi d'une mission sur cette Terre. Et cette mission, je me dois de l'honorer, coûte que coûte.

5545 De Gaspé. Ça y est ! Je suis devant la porte. Je contourne l'édifice pour entrer par la sortie de secours : petite porte bringuebalante qui n'a jamais été solidifiée. Je pénètre dans l'immeuble et me déplace à pas feutrés, me guidant dans le noir à l'aide du mot SORTIE en grosses lettres rouges lumineuses placé systématiquement au-dessus de chaque cinquième porte dans le corridor.

Je reconnais tout à coup les rues avoisinantes de l'édifice maudit. J'y suis presque. Prochain coin de rue à droite, distance de 500 mètres, changer de côté de trottoir, un autre 25 mètres, marcher de moins en moins rapidement pour éviter de paraître louche. On ne sait jamais : rien ne nous protège d'être la cible de regards curieux et ce, à toute heure du jour et de la nuit.

Je m'égare. Je dois rester concentré. Je porte à nouveau attention à mes pas, au son qu'ils émettent sur le sol sec et poussiéreux. Je ne suis conscient d'aucun autre bruit autour de moi, pas même celui des klaxons impatients qui précède celui des freins appliqués avec rudesse, suivi de celui des jurons vociférés à mon endroit par les automobilistes puisque j'ai le culot de traverser les rues ailleurs qu'aux intersections ou aux traverses pour piétons, pourtant bien identifiées la nuit avec leurs bandes réfléchissantes. On ne se gêne pas pour me faire remarquer avec force voix que je suis à peine remarquable à cette heure de la nuit, étant tout de noir vêtu, comme si je

portais le deuil. Ils ont raison: je le porte en ce moment, sachant que quelqu'un, bientôt, le portera pour quelqu'un d'autre.

« Ce sera bon pour toi, tu développeras de belles amitiés; tous les garçons de ta classe vont sûrement en faire partie, car il y a de belles perspectives d'avenir pour un garçon doué comme toi. Ton père serait fier de savoir que tu as rejoint les cadets; il t'aurait appuyé, bien sûr, dans ta décision et il t'aurait fortement encouragé à poursuivre tes études en joignant les Forces armées, puisque c'est l'enchaînement naturel des choses qui suivent leur cours. Une fois que tu auras fait partie des cadets, tu sais, ton avenir sera assuré et tout tracé d'avance. Ce serait chouette, non ? »

Mes jambes semblent être déconnectées de mon corps tellement elles marchent d'un pas déterminé que je ne reconnais pas. Elles se dirigent en toute confiance à un rythme haletant et exaltant en regard de la mission, correction : de MA mission. Le son de mes pas qui martèlent le sol d'une cadence presque militaire me surprend, moi qui ai refusé de faire partie des cadets, bien que ma mère m'encourageât fortement à entrer dans ce club.

Je prends des rues inhabituelles afin d'éviter d'être repéré. J'ai vu ça dans les films : on brouille les pistes en descendant à un arrêt d'autobus qui n'est pas le nôtre. On se crée ainsi un alibi pour éviter tout soupçon. Quoique, dans mon cas, l'alibi ne sera pas nécessaire : je vais commettre un acte tout à fait conscient et délibéré. Pour être libéré.

Je tâte discrètement mon sac; je sens la fiole de pilules, le manche en bois dur, le métal froid de la lame que j'effleure à peine à travers le sac. Suffit que je sache que tout y est, et je recommence à me détendre. À mon tour de regarder par la fenêtre, de façon plus active qu'eux, afin de trouver un point de repère quelconque au cours de ce trajet qui m'est inconnu. Je me dis qu'il serait plus sage de descendre immédiatement, et de poursuivre à pied. Je ne dois plus être très loin, maintenant.

À les regarder, je me sens très seul, tout à coup. Encore plus seul qu'eux, car je ne m'occupe à rien. Je ne fais que tenir trop serré mon petit sac de toile noir contre ma poitrine, comme un enfant qui ne veut pas qu'on lui arrache sa doudou. Ce sac qui contient tout le reste de ma vie. Mes mains se mettent à trembler; de petits soubresauts, sans plus. Je sens une chaleur parcourir mon corps, lentement, sournoisement. Il faut que je me ressaisisse, que je ne laisse rien paraître.

Je regarde furtivement autour de moi : quelques passagers, assis çà et là. Certains somnolent, d'autres regardent par la fenêtre sans vraiment regarder. La vaste majorité a les yeux rivés sur son cellulaire, à faire défiler de bas en haut avec un pouce nonchalant des nouvelles et des images, des trucs sans importance, simplement pour passer le temps, combler un manque, remplir le vide, se sentir moins seul. Un geste répété maintes et maintes fois au cours de la journée.

Je fais exprès de prendre l'autobus plutôt que le métro; le trajet est définitivement plus long, mais ça permet de brouiller les pistes et d'éviter tout soupçon, car je ne prends jamais ce moyen de transport. Je jubile ! C'est la première fois – et la

dernière — que je fais ça, et déjà, je me sens l'âme d'un pro. Mon plan fonctionne à merveille jusqu'à présent.

Troisième partie — *Andréa L-T*

Le chauffeur descend de l'autobus pour vérifier nos billets. Je monte et je m'assoie dans la première banquette à gauche. Je suis si près de la sortie, et pourtant, personne ne me remarquera. Caché à la vue de tous. Je baisse ma casquette un peu plus sur mon front et je fais semblant de dormir. Je fais semblant... Il m'est impossible de me détendre, pas avant de terminer ce que j'ai commencé. Je plonge la main dans mon sac et je caresse la lame qui menace de me trancher la paume. Je me concentre sur cette froide sensation de contrôle pour mieux discipliner la rage qui retourne dans l'obscurité, encore affamée, en attendant le bestiaire dans l'arène.

L'arôme de petit déjeuner qui émane du resto-café au bout du terminal parvient à mes narines et j'ai envie de vomir. Je me rends compte que je n'ai rien mangé depuis hier. Pas d'appétit. Je me nourris de haine et de rage. Et aussi d'anticipation, d'excitation. Et ces va-et-vient d'étrangers qui feignent importance et dessein... ça me dégoûte. Je suis debout devant la porte 3, en tête de file. J'appuie le front contre la vitre. Un autobus entre dans le stationnement et s'arrête devant moi. Enfin !

Le terminal pullule. Ça me rappelle la fois où j'ai emmené Mimi dans les bois en arrière de chez moi. J'avais soulevé une grosse roche pour écraser sa tête — pour voir le cerveau d'un hamster — mais j'ai fini par libérer la petite peste quand j'ai vu le grouillement de vie dans la terre humide. Des cloportes, des perce-oreilles, des millepattes, des vers... Comme quoi il y a de la vie même dans des conditions aussi inclementes que le dessous suffocant et obscur d'une grosse roche au beau milieu de la forêt. C'est la première fois où j'ai senti que j'avais une place dans ce monde, moi aussi.

J'entre dans le terminal, les jambes un peu molles. Non, je n'ai plus le choix d'aller jusqu'au bout. L'argent que j'ai piqué dans le bocal à vacances est en petite boule chiffonnée dans ma poche. Je me dirige d'abord vers les toilettes pour m'organiser. J'ai entendu dire que les employés d'aéroport sont entraînés pour déceler des comportements suspects. Et si les employés de terminal d'autobus l'étaient aussi ? Dans le miroir encrassé, un jeune type aux yeux bruns me rend mon regard impassible. Franchement, je me trouve normal. Beau et normal. Je défroisse les coupures, je me rince le visage à l'eau froide et je passe au comptoir pour acheter mon billet : un voyage sans retour.

Je pédale à toute vitesse. Cette route rurale est l'unique sortie de mon village maudit. Je n'ose pas allumer mon phare. Si j'entends un véhicule, je prendrai l'accotement et me cacherais dans le fossé qui longe la route de part et d'autre. Le halo lumineux de la métropole à l'horizon est ma seule source de lumière. Je pédale à toute vitesse sans ralentir, animé autant par la promesse d'une vengeance calculée que par mon désir de fuir les conséquences de mes gestes. Je pédale en espérant arriver à temps au terminal le plus proche. Il me faut à tout prix y arriver avant que ma disparition

se fasse savoir. Dans quelques heures, on découvrira la scène que je laisse derrière moi. Il faudrait que je sois déjà loin d'ici.

J'arrive enfin à mon campement dans les bois en arrière de chez moi. « Chez moi »... À partir de maintenant, je n'ai plus de chez-moi. En ai-je même déjà eu un ? Je prends un bref moment pour me ressaisir. Je reste immobile devant les cendres de ce bon vieux feu de camp que j'abandonne à tout jamais. Je retiens mon souffle... Je suis bien seul. J'allume ma petite lampe de poche et j'illumine mes environs. Voilà ma souche d'arbre avec mon sac en toile noir caché dans le nœud de racines. Et voilà mon couteau de survie qu'il m'avait offert avant de m'abandonner. Oui, je l'avoue: je suis électrisé à l'idée d'enfoncer son chiche héritage entre ses omoplates. Je survole une dernière fois ma cache pour éviter d'y laisser des indices. Je retire la lame de la bûche et je l'ajoute à mon sac. À 500 mètres au nord d'ici, je retrouve la route rurale que je dois prendre ainsi que la bicyclette qui m'attend dans un buisson.

Quand je relâche mes mains de son cou, sa tête s'affale, la langue pendante. Même morte, elle a l'air surprise. Je l'avais pourtant prévenue.

Quatrième partie – Marie-Ève Boyer

— TAIS-TOI !!! ARRÊTE DE DIRE DES CONNERIES ! IL EST MORT EN HÉROS POUR SON PAYS ! TAIS-TOI OU JE VAIS TE FAIRE TAIRE !!!

Je comprends enfin ce qu'elle essaie de me dire, mais ce qu'elle dit n'a absolument aucun sens. Il est mort au combat, Maman m'a donné son couteau lorsqu'elle m'a annoncé sa mort. Je ne peux pas la laisser continuer à dire des faussetés comme ça. Elle se ment à elle-même, c'est totalement irrationnel. C'est plus fort que moi de lui remettre un peu de plomb dans la tête... sans jeu de mots...

— J'avais juré à ta mère de ne rien dire mais il est encore venu aujourd'hui. Il veut te voir et je pense que c'est à toi de décider. Il y a déjà quelque temps que je pensais t'en parler mais je n'ai jamais su trouver les mots pour le faire. Aujourd'hui, le courage me manque...

Je la regarde, confus, mais la laisse parler, pour une fois je n'ai pas le goût de m'enfuir. J'ai l'impression que je dois écouter. Quelque chose est différent ce soir. On dirait qu'elle a mal et que ce qu'elle s'apprête à me dire changera tout.

— Tu lui ressembles tellement qu'à chaque fois que je te vois ça me rappelle comment il était beau. J'étais tellement jalouse d'elle.

À la minute où j'ouvre la porte, une tension énorme m'opresse la poitrine. J'hésite et je l'entends m'appeler. Pendant un instant, je faiblis à entendre sa voix remplie de tristesse et me décide finalement à mettre le pied à l'intérieur. Son visage, baigné de larmes et son haleine d'alcool, me rappellent pourquoi je ne voulais pas entrer. Il y a des jours où les souvenirs reviennent et où elle veut juste parler de sa sœur en oubliant qu'elle était aussi ma mère. Elle raconte leur jeunesse, les bons

comme les mauvais coups, ce qu'elles voulaient devenir et ce qu'elles sont devenues par la force des choses.

Je monte les marches de l'entrée et je la vois assise au salon avec un verre à la main. J'ai juste envie d'aller me cacher dans les bois et ne plus jamais en ressortir. C'est là-bas que je vais quand rien ne va plus et que le tourbillon quotidien de la vie ne me laisse pas la chance de respirer. Dans ma cachette, je suis tout seul, je ne suis pas obligé de parler. En fait, je n'ai pas besoin de parler parce qu'il n'y a personne autour, seulement les insectes et les petites bêtes. Là-bas, c'est chez moi, j'arrive à y être presque bien. Ici, c'est chez elle. On m'a amené ici à la mort de Maman parce qu'étant mineur, quelqu'un devait s'occuper de moi. Ma tante m'a fait une place dans sa maison. Je sais qu'elle essaie d'être gentille et qu'elle fait ça en mémoire de Maman mais je n'ai jamais rien demandé à personne et certainement pas de vivre dans une maison que je ne connais pas, dans un quartier vraiment trop 'class', où les maisons sont toutes pareilles et où tout est parfait. J'ai l'impression d'être le vilain petit canard qui dérange le beau défilé de cygnes.

Normalement, la maison est vide, mais aujourd'hui en revenant de chez Salomé, j'aperçois une voiture dans l'entrée de garage. Je commence déjà à regretter d'être revenu plus tôt. Je sais que la conversation sera difficile et que les blâmes fuseront de toutes parts. Étrangement, je suis devenu le plus raisonnable des deux. Qui l'eût cru ?! Depuis la mort de Maman, j'essaie d'éviter toutes les conversations mais je n'aurai peut-être pas le choix aujourd'hui. Elle s'est donnée comme mission de prendre soin de moi et peu importe ce que je dis ou plutôt ce que je ne dis pas, elle n'en démord pas.

Conclusion/Point de départ – *Martin Gravel*

Je passe chez Salomé. Ma seule amie. Sans lui dire, je vais lui dire au revoir, pour toujours. Je ne pleure pas, je suis d'humeur léger et je fais des blagues. Elle perçoit cependant que je suis triste. Je lui confirme que je pense à Maman. Je cache ma violence, ma frustration et ma colère dans la tristesse.

C'est une double blessure, l'abandon est difficile la première fois, quand on devient orphelin d'un de nos parents. C'est un abysse profond qui nous attend quand le deuxième parent officialise notre titre. Orphelin. Mais qu'en est-il quand on trouve une lettre dans notre repaire... une lettre de disparu, la lettre d'un revenant ? Peut-on sortir du gouffre ? Où doit-on s'y enfoncer si creux qu'on ne pourra jamais en revenir ?

Fils,

Je ne suis pas mort. Cette histoire est fausse. Je ne sais pourquoi je t'écris.

Peut-être est-il important pour moi de t'éclairer sur notre histoire. Les faits ne sont pas ceux qui t'ont été racontés. Par vengeance, ta mère et ta tante t'ont tenu loin de moi.

Maintenant qu'elle est morte, pouvons-nous enfin nous parler ?

Celui qui aimerait être ton père

Je relis la lettre pour une trente-quatrième fois... Quel culot ! S'il sait où je me terre, s'il est venu mettre cette lettre dans mon antre, c'est qu'il m'épie. Il connaît mes allées et venues. Je suis incapable de faire du sens de mes pensées. La trahison est la pire des tortures qu'on peut faire subir à quelqu'un. Tant de gens m'ont caché la vérité. Ma propre mère. L'amour inconditionnel ma vie. Celle en qui j'ai toujours eu confiance. Ma tante, celle qui a eu le mandat de prendre soin de moi. Bon, c'est vrai que je n'ai jamais eu confiance en elle... mais quand même. Et ce prétendu père... Non, mon père est mort en héros il y a longtemps... Un héros ne peut mentir à son propre fils.

Je prépare les choses pour mettre mon plan à exécution. Vélo, horaire d'autobus, adresse, outils. J'ai tout.

La lecture de la lettre de ma mère me fait toujours pleurer mais dans mon autre main, j'ai l'autre lettre. Dans mes mains se retrouvent le fondement de ma blessure. Mes bras sont lourds, ces lettres pèsent une tonne *chaque*.

Mon fils adoré,

J'ai tant d'amour pour toi, j'espère avoir semé dans ton cœur assez de graines d'amour pour que le tout s'épanouisse en un beau bouquet qui te fera sentir bien toute ta vie. J'espère que tu seras une lumière pour tes proches et que ton amour pour ton prochain te mèneront sur la voie du bonheur.

Sache qu'une médaille a toujours deux côtés, chaque fois que la vie ne sera pas rose, n'oublie jamais de retourner la médaille pour y voir le bon.

J'avais encore tant de choses à te dire. Ce sera pour une prochaine fois. A bientôt, mon chéri.

Ta Maman qui t'aime plus que tout

J'ai dormi un peu, ma tante doit s'inquiéter. Je ne veux voir personne. J'ai été trahi. Je veux mourir... non... Je veux tuer. J'en veux à tous... Ils m'ont tous menti. Je n'ai rien demandé et on m'a trahi. Dans ma tête, un plan se dessine. La préméditation s'installe, je ne connais pas les paramètres de la vengeance, mais je suis ouvert à tout apprentissage.

Ça doit maintenant faire plus de douze heures que je suis ici. Sidéré d'avoir trouvé cette lettre. Le peu d'informations qu'elle contient me fait passer du côté obscur. Je rage. Je lis et relis la lettre et je n'en crois pas ce que je lis. Toutes les fois où on en a parlé, Maman et moi... Ce héros que je comprends maintenant fabriqué de toutes pièces. Mais pourquoi ? Je suis incapable de retourner la foutue médaille. Il n'y a pas de beaux côtés à celle-ci. Il n'y a que mensonges et blessures. Mon chemin ne sera pas celui du bonheur, la blessure est beaucoup trop profonde.

Un bout de papier accroché à la cabane d'oiseaux. Je m'approche. C'est une feuille repliée. Une lettre. Je l'ouvre et la première chose que je remarque c'est qu'elle n'est pas signée. L'écriture est légère et douce. Les anges écrivent-ils des lettres sans

les signer ? Qu'en est-il des fantômes ? Sans trop rien m'attendre, je commence ma lecture.

Aujourd'hui c'est une journée triste. Je m'ennuie de Maman. Je vais faire un tour dans mon repaire, ça me fait du bien.

Il y déjà trop longtemps, à une heure quelconque...

INTRO